

Avec ou sans alcool ?

Ksenia Burobina

Number 1, Fall 2020

Les sociétés invisibles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Burobina, K. (2020). Avec ou sans alcool ? *Siggi*, (1), 13–16.

Avec ou sans alcool?

KSENIA BUROBINA,
Montréal

— Quelque chose à boire? me lance le serveur d'un ton invitant, surgissant à mes côtés pendant que je m'installe à la table.

Par une chaude soirée d'un été qui s'est fait attendre, je rejoins une amie pour prendre un verre sur une terrasse. Lorsque j'arrive, elle m'attend déjà, assise confortablement à une petite table pour deux, un *piña colada* à la main : un beau verre plein de couleurs et de crème fouettée qui s'agence bien avec les rythmes festifs de salsa qui retentissent, créant la parfaite illusion d'être ailleurs.

Je cède à la tentation :

— Un *piña colada* pour moi aussi, s'il vous plaît.
— Avec ou sans alcool? m'interroge le serveur, continuant le dialogue que je croyais clos.

Surpris par la surprise qui se lit sans doute sur mon visage, il se sent obligé de clarifier :

— Euh... Nous offrons, si vous voulez, la version *virgin* de la plupart de nos cocktails classiques. C'est écrit dans le menu.
— Ah oui, bien sûr. Merci, je vais commencer par le régulier.

Le serveur nous sourit et disparaît dans l'enceinte du resto déjà bien rempli. De ce malentendu, je perçois un léger malaise, peut-être un secret trahi par mégarde, cet échange anodin ayant jeté une ombre de doute sur le contenu du verre de mon amie.

Si aujourd'hui, le phénomène des *mocktails* – ces cocktails sans alcool – m'est bien connu, je me souviens de mon étonnement lorsque j'en ai appris l'existence. C'était une jeune collègue qui en avait commandé un lors d'une sortie de bureau. « Je prends des antibiotiques en ce moment », avait-elle alors expliqué, faisant remarquer qu'elle manquait à ses habitudes. « Mais de toute façon, j'aime ça prendre des *virgins* de temps à autre, et ils en font de très bons ici. » Au fil du temps, j'ai découvert qu'ils sont plutôt populaires et que les raisons d'en consommer sont nombreuses.

Celles liées à la santé ou à la prise de médicaments semblaient dominer lorsque j'ai commencé à m'en enquérir, suivies par le fait d'être au volant. Un mode de vie santé par choix, de plus en plus à la mode, a timidement fait son chemin vers le haut de la liste. Je soupçonne cependant que les motifs évoqués publiquement sont souvent ajustés en fonction du contexte : ce qui est bienvenu dans certains cercles l'est moins dans d'autres. Par exemple, au travail, les femmes peuvent ressentir la pression de donner des justifications crédibles pour prévenir tout soupçon d'être enceinte.

D'autres raisons de prendre un cocktail sans alcool? Entre autres, ne pas avoir l'âge légal pour boire, la nécessité d'être à jeun au travail, la sobriété par principe, ne pas aimer l'alcool ou son effet... Ou bien, ne pas en prendre parce qu'un proche désapprouverait, avec ou sans raison...

Mais pourquoi prendre des *mocktails* et non pas autre chose, une autre boisson non alcoolisée? Les uns aiment le goût du cocktail original, mais veulent éviter les effets de l'alcool. Pour d'autres, l'attrait est dans le jeu des apparences : dans les mélanges qui s'y prêtent, l'image de la boisson est inaltérée, tout comme dans le cas de la bière non alcoolisée. Cela passe ainsi inaperçu, permettant de maintenir l'illusion de relâchement et de participer à la situation de sociabilité sans briser l'atmosphère.

L'inverse cependant est tout aussi vrai. Mon regard tombe sur un verre de Coca-Cola sur la table d'à côté, partagé par deux jeunes femmes en compagnie d'enfants. Qu'est-ce qu'il y a, dans ce verre? Cela pourrait tout autant être une innocente boisson gazeuse qu'un *rhum & coke*, et nous ne pourrions le savoir aussi longtemps que le secret entre la cliente et le serveur reste bien gardé.



Je me souviens encore très bien d'un professeur de philosophie des religions de mon baccalauréat, lorsque je vivais encore en Russie. Un véritable maître de la mise en scène de soi. Sa salle de classe pouvait compter une centaine d'étudiant·e·s, et il leur inspirait un sentiment difficile à définir, quelque part entre la peur et l'émerveillement. Il était hypnotisant, conservant la pleine et entière attention de ses auditeurs et auditrices pendant des heures de cours, et même après lorsqu'on réécoutait l'enregistrement vocal pour être certain·e·s de n'avoir rien manqué. « Filioque! Et du Fils », a répondu en une fraction de seconde sa voix dans ma tête lorsque ma fille m'a questionnée récemment sur la différence entre la religion orthodoxe et catholique. (La voix n'a malheureusement pas élaboré davantage, et j'ai dû me tourner vers Google pour obtenir des explications plus détaillées.)

On ne saurait pas dire quel était le secret de cet effet impressionnant qu'il produisait. Il était entouré par un nuage de mystère qui n'y était sûrement pas pour rien. Un détail inséparable de lui et de son image, c'était son thermos. Il commençait chaque cours par le même rituel : il se servait une boisson chaude dans une tasse (on voyait

la vapeur blanche s'échapper du thermos) qu'il buvait dans un silence complet dont on sentait alors l'épaisseur, et passait ensuite à la prise des présences. Une des questions qui animait les étudiant·e·s concernait le contenu de ce thermos : plusieurs débattaient de la possibilité qu'il y ait, dans ce qui avait l'air d'un simple thé, de l'alcool, la majorité se prononçant en faveur de cette hypothèse.

Une autre rumeur courait, selon laquelle il avait été prêtre à l'époque soviétique alors que les activités religieuses faisaient l'objet de persécutions étatiques, et il aurait finalement quitté la religion pour devenir athée. Cette hypothèse ajoutait quelque chose de spécial à son image. Ce n'est que récemment, lorsque je suis tombée sur sa biographie en ligne, que j'ai constaté avec une certaine déception que cette légende n'était probablement pas fondée. Du moins, il n'en était pas question de manière officielle, laissant seulement un petit espoir pour un mystère encore plus profond et ainsi insolvable. Heureusement, ni Google ni Facebook, qui veulent tout savoir sur nos vies, ne pourront révéler le contenu de son thermos; celui-ci pourra donc toujours profiter de l'aura du secret dont il était si soigneusement enveloppé.



En me remémorant maintenant cette anecdote à la lumière de ce que j'ai appris, notamment, à travers mes recherches sur la violence conjugale, je me dis qu'il y a des gens qui ne peuvent pas se permettre de telles mystifications. Par exemple, les femmes comme mon amie Lucie. Un soir pendant un « cinq à tard », alors qu'elle sirotait un *rhum & coke*, elle m'a avoué avec un brin d'ironie qu'elle s'était récemment mise à apprécier le voile d'intimité qu'offrait ce verre. Pas beau, mais plutôt discret et ambigu quant à son contenu, il lui permettait pour un moment d'oublier le poids de la surveillance constante qu'elle vivait. Lucie n'est pourtant pas une politicienne ni une vedette, qui sont souvent confrontées à la surveillance et à des attaques à leur image et leur crédibilité. Elle n'est qu'une mère, mais une mère séparée, et séparée d'un ex-conjoint abusif et contrôlant.

« Elle sentait sa vie devenir une prison sous surveillance et sans issue, alors que chaque geste anodin pouvait lui être reproché et utilisé contre elle. »

En sortant de cette relation, elle pensait retrouver sa liberté de jadis, celle d'une personne ordinaire. Elle s'est plutôt rendu compte, peu de temps après, qu'elle plongeait dans un trou noir, tout aussi profond, voire plus profond encore. Elle sentait sa vie devenir une prison sous surveillance et sans issue, alors que chaque geste anodin pouvait lui être reproché et utilisé contre elle. Le pire, disait-elle, c'est qu'à présent l'emprise ne venait plus seulement de lui – son ex-conjoint n'y serait pas arrivé à lui seul, maintenant qu'ils étaient séparés – mais de tout le monde autour.

— Pas nécessairement pour de mauvaises raisons, m'expliquait-elle, mais ils et elles pensent connaître nos vies, sans prendre le temps d'entendre et de comprendre, présument souvent sans même demander. Les gens, les institutions. On crée une image de moi qui n'a rien à voir avec la réalité, et j'ai peu d'options pour changer cela; même le simple fait d'être en désaccord m'est reproché. C'est un cercle vicieux.

Il était question des procédures liées à la garde de leur fils, mais elle expliquait qu'ultimement cela touchait toute leur vie, tant dans les petits gestes que les grandes décisions, jusqu'au ridicule et à l'inimaginable.

Cible d'attaques constantes et de remises en question non fondées, avec le temps, elle a commencé à faire plus attention à son image. Je me rappelle, entre autres, la disparition des mèches de couleur dans ses cheveux et la transition vers un style un peu plus sobre, que j'avais attribuée à son parcours professionnel (justement, en présument sans demander). Elle souhaitait seulement que ceux et celles qui ont le pouvoir de décider de leurs vies – tous ces juges, psychologues, travailleuses et travailleurs sociaux, agent·e·s de protection de la jeunesse – prennent le temps de les entendre, de regarder les faits, qu'ils ne présument pas et qu'ils soient conscients du poids de leur décision. Lorsque j'exprimais un doute et suggérais des solutions, elle disait que c'était un monde qui était différent, ajoutant que c'était normal de ne pas comprendre – elle aussi elle était passée par là.

Je me disais alors qu'après tout, il ne fallait pas voyager bien loin pour se trouver dans un monde parallèle, à la fois invisible aux autres et en pleine vue, derrière un mur qui semble transparent, mais qui peut être impénétrable quand on ne sait pas et ne cherche pas à savoir... un peu comme avec les boissons.